

Alain-Fournier et Raymond Roussel : deux fêtes différentes ? (Une approche linguistique)

Caroline FOULLIOUX et Desiderio TEJEDOR

Universidad Autónoma de Madrid

Real, E., Jiménez, D., Pujante, D. y Cortijo, A. (eds.), *Écrire, traduire et représenter la fête*, Universitat de València, 2001, pp. 603-612, I.S.B.N.: 84-370-5141-X.

Introduction

Pour cette communication, nous proposons une analyse de certaines formes verbales choisies par deux auteurs pour référer spécifiquement à La Fête.

Le choix des deux corpus : *Impressions d'Afrique* de Raymond Roussel¹ et *Le Grand Meaulnes* de Alain-Fournier,² n'est pas fortuit. Ces deux œuvres charnières de la Littérature Française sont représentatives de deux courants différents à la même époque : *Impressions d'Afrique* étant publié en 1910, *Le Grand Meaulnes* en 1913, elles ouvrent la porte au Mythe et à l'Imaginaire. En ce sens, Raymond Roussel, isolé dans une recherche originale, représente non seulement la littérature marginale mais aussi un point de référence pour ses contemporains d'avant-garde Dadaïste et Surréaliste ; face à Alain-Fournier qui, lui, est un représentant officiel de l'époque.

Les deux romans que nous avons choisis présentent deux structures différentes : le premier – *Impressions d'Afrique* – est constitué de deux parties clairement délimitées, la seconde étant l'explication de la première et instaurant un type d'écriture circulaire. *Le Grand Meaulnes*, quant à lui, suit un fil narratif des plus classiques.

Ils ont tout de même quelque chose en commun : dans les deux cas le thème central est La Fête même s'il s'agit de deux fêtes opposées dans leurs fonctions.

Le sujet du colloque étant La Fête, la première question que l'on est en droit de se poser est, évidemment : quel est le rôle de La Fête dans ces deux romans ?

¹ Roussel, R., *Impressions d'Afrique*, Paris, Éd. Jean-Jacques Pauvert, 1963.

² Alain-Fournier, *Le Grand Meaulnes*, Éd. Le Livre de Poche.

Du point de vue de l'organisation du temps interne de la narration – qui est celui que nous proposons d'aborder ici – la fête, dans ces deux romans, représente une sécularisation du mythe de l'Âge d'Or. Ce temps mythique est un temps antérieur au temps humain, il est primordial pour l'homme du fait qu'il permet à celui-ci de s'expliquer une série d'événements postérieurs.

Cet Âge d'Or correspond à la Création ou au Paradis Terrestre, et tout ce qui s'y passe a donc eu lieu « in illo tempore », « ab initio ».³ En fait, il s'agit d'un temps mythique qui est perdu mais qui peut être réactualisé, justement à travers la fête. Le temps humain est momentanément abandonné au profit d'un temps mythique rendu présent par l'homme qui devient ainsi « contemporain des événements mythiques ».

On peut cependant avoir un phénomène un peu plus complexe, comme celui que nous offre la tradition Judéo-Chrétienne. À savoir : un temps mythique – La Création – antérieur à un temps humain décadent interrompu, à son tour, par un nouveau temps mythique – la naissance du Christ – suivi du temps humain.

En fait, l'organisation de l'imaginaire du temps humain peut se réaliser de trois manières différentes :

- le temps qui correspond au thème des générations « décadentes », c'est-à-dire après le Paradis perdu par les hommes, tout va de plus en plus mal provoquant une nostalgie de ce temps perdu et irrécupérable ;
- après la perte du Paradis tout va bien : c'est, par exemple, la Rédemption du Christ, mais aussi la pensée marxiste qui croit au progrès. Cela correspond à une vision optimiste du temps ;
- et finalement, un temps qui est conçu comme cyclique : tout revient, tout se répète, ce qui correspond au Mythe de l'éternel retour.

Dans les cas qui nous occupent, par exemple, dans *Le Grand Meaulnes*, le temps ordinaire se voit interrompu par un segment chronologique qui correspond à la fête, qu'il s'agit de récupérer ultérieurement, il s'agit du thème des générations « décadentes ». Quant à *Impressions d'Afrique*, la structure temporelle est cyclique. On revient toujours sur la fête.

³ Éliade, M., *Le mythe de l'éternel retour*, Gallimard, 1951.

Mais dans l'un comme dans l'autre, la fête est antérieure au temps du locuteur-narrateur.

Voyons de plus près ces deux œuvres.

Impressions d'Afrique

En 1910, Roussel publie, dans un état mental de maniaque-dépressif, l'un de ses textes essentiels : *Impressions d'Afrique* (dont il tira une pièce qui connut un échec foudroyant, voire même un scandale de dérision à l'époque). Cette œuvre, description imaginaire, évocation de mécanismes compliqués et étranges, est le résultat d'un minucieux effort de recherche de *sensation de soleil moral*. Michel Foucault⁴ montre comment l'élaboration d'un mécanisme producteur de discours poétique, cryptographique, est décrit dans l'œuvre même.

Dans la première partie d'*Impressions d'Afrique*, le moment de l'énonciation est postérieur à la fête. Celle-ci se situant, en effet, dans un temps antérieur, les temps de cette première partie sont tous au passé – passé simple et imparfait de l'indicatif –. Par la même, le temps de référence de toute cette partie est le moment de l'énonciation.

Dans la seconde partie, même si l'on est aussi en présence de faits passés, le narrateur se transpose à un moment du passé antérieur à la fête (flèche A du deuxième schéma). Il va donc référer à des faits futurs qu'il connaît déjà. Les formes verbales utilisées vont être le conditionnel à valeur temporelle et les périphrases : devoir + infinitif et pouvoir + infinitif.

Expliquons cela :

À l'intérieur de notre représentation du mode non-réel réalisable,⁵ nous incluons le mode possible qui est formé par les périphrases verbales : pouvoir ou devoir + infinitif, qu'il faut distinguer de ces mêmes périphrases lorsqu'elles ont une valeur modale de mode hypothétique.

Ex.: Il doit neiger sur les Alpes. (= il neige peut-être).

Cette valeur modale de mode hypothétique peut aussi apparaître au passé :

Ex.: Il a dû partir. (= il est peut-être parti)

⁴ Foucault, M., *Raymond Roussel*, Gallimard, Paris, 1963.

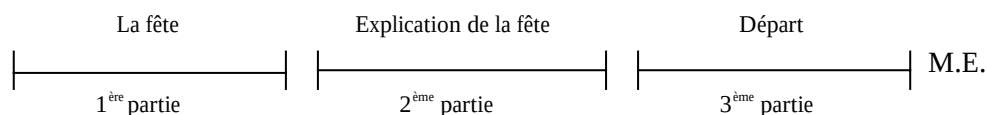
⁵ De Vicente, E. & Foullioux, C., « La conceptualisation du référent et le mode verbal en français », in *Revista de Filologia Francesa* n° 9, Ed. Complutense, Madrid, 1996, pp.59-69.

Bien que cet exemple puisse être aussi paraphrasable par : « il a été obligé de partir ». Mais dans ce cas là, le verbe devoir n'est plus un semi-auxiliaire modal d'hypothèse, il porte, au contraire, le sème de mode réel.

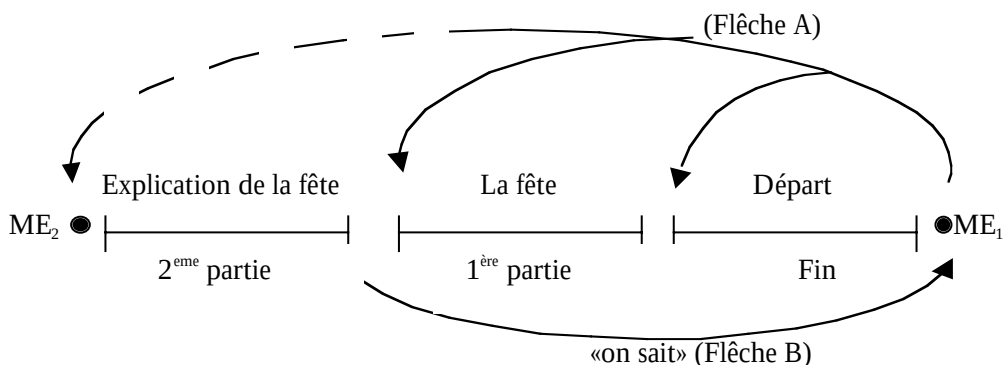
Avec une valeur de mode possible, nous aurons :

Ex.: [...] sa femme et sa fille [...] devaient depuis deux mois déjà s'être installées à l'hôtel d'Angleterre, pour attendre son retour. (p. 153).

Dans le travail qui nous occupe, nous pouvons schématiser la structure narrative du roman comme suit :



Tandis que la structure temporelle du roman répond au schéma suivant :



où M.E.1 correspond au moment de l'énonciation du locuteur-narrateur et M.E.2 au moment de l'énonciation transposé. En effet, à la fin de l'explication, le narrateur revient au M.E.1, en utilisant un présent de l'indicatif : « le silence s'établit parmi nous, et *l'on sait* comment la cérémonie du sacre puis la représentation de gala, [...] furent suivies de l'énervante consigne car Carmichaël purgeait en ma compagnie[...] ». » (p. 314).

Comment Roussel récupère-t-il donc le temps passé ?

Il transpose le moment de l'énonciation en un point du passé antérieur à la fête, ce qui convertit les préparatifs de cette fête – l'explication de cette fête – au futur du passé. Ceci nous donne une représentation cyclique du temps.

Voyons des exemples tirés de la deuxième partie – l'explication de la fête –:

1. « Voici quel était le projet de Mossem :

Coiffé du melon qui servirait à donner le change, Seil-Kor apparaîtrait [...], le faux Naïr tracerait [...]. La favorite s'accuserait elle-même [...]. (p.179).

2.- Le texte contenait les instructions suivantes :

Dzismé guetterait Naïr, qui, sans bruit, s'avancerait par certain sentier déterminé ; dans l'ombre, la silhouette du jeune noir serait aisément reconnaissable grâce au chapeau melon dont il aurait soin de se coiffer [...]. Naïr saurait se tisser avec précaution [...]. Dzismé laisserait pendre sa main [...] tendrait cette main au baiser de son amant [...]. (p. 178).

3.- Flore ébaucha un plan subtil pour se rapprocher de Velbar. [...]

Elle désigna du doigt la constellation du Cancer, dont l'influence devait préserver de tout déboire les futures amours de Flore. [...] devait permettre [...] pouvait être rendue intelligible [...] saurait retrouver [...] mettrait en présence [...] venir chez elle serait éveiller la méfiance [...] ne pourrait voir que [...]. (p. 187).

4.- La vieille rédigea une lettre anonyme pleine de séduisantes promesses [...]

Velbar devait s'installer [...] et commander un Arlequin [...] nommerait [...] s'approcherait [...] l'aventure devait avoir un dénouement tragique. (p. 188).

Ce qui est remarquable dans cette deuxième partie, c'est l'utilisation, chez Roussel de la forme conditionnelle à valeur temporelle ainsi que la périphrase verbale : devoir (imparfait) + infinitif paraphrasable par aller (imparfait) + infinitif, au lieu de la forme future aller (présent de l'indicatif) + infinitif dans un discours rapporté.

Cette utilisation du conditionnel est déjà relevée par Pierre Haillet⁶ qui reprend Korzène et Nolke (1990) : « Un autre type d'emploi du conditionnel paraphrasable lui aussi par la forme ' allait + infinitif ', il exprime la mise en perspective par « le narrateur qui connaît la suite » (Formulation de Patrick Dendale) ».

En définitive, nous constatons que l'instauration d'un temps cyclique est obtenu par transposition du moment de l'énonciation (M.E.1 M.E.2) à un temps antérieur à la fête, fête qui, ne l'oublions pas constitue chronologiquement le début des faits mais la deuxième partie du roman.

⁶ Haillet, P.-P., (1988^a) « Le conditionnel d'altérité et les formes du discours rapporté dans la presse écrite », in *Pratiques 100*, CRESEF, Metz, pp. 63-79.

Le Grand Meaulnes

En 1913, avant sa mort héroïque au tout début de la Première Guerre Mondiale, à l'âge de 28 ans, Henri-Alban Fournier, beaucoup plus connu sous le demi-pseudonyme d'Alain-Fournier, nous livre un roman autobiographique construit méticuleusement pendant huit ans. Période qui sépare deux moments importants dans sa courte existence ; à savoir : la rencontre éphémère de l'amour, lors d'une promenade au bord de la Seine, qu'il ne retrouvera (ô combien transformée puisque la femme est mariée et a deux enfants) qu'un an avant sa mort, et cela après maintes recherches.

C'est la recherche, la quête d'un amour – un jour entrevu –, vécu douloureusement, que Fournier recrée dans ce récit où réalité et fantaisie s'allient à merveille pour nous attraper dans une féerie temporelle.

Au premier abord, il s'agit d'un récit autobiographique classique dans sa composition, où le narrateur-protagoniste, Seurel, est facilement assimilable à Alain-Fournier, et où, par conséquent, abondent les embrayeurs de personne, mais aussi la non-personne ; ainsi qu'un emploi dominant du passé simple permettant l'évolution d'un récit antérieur au moment de l'énonciation. Des formes du passé simple qui alternent, en toute logique, avec l'imparfait de l'indicatif.

À y regarder de plus près, on s'aperçoit que le roman est parsemé de formes verbales au présent de l'indicatif avec des valeurs temporelles, aspectuelles et modales diverses. Nous avons relevé trois types de présents : un *présent autobiographique*, un *présent indivis* (atemporel) et un *présent historique* (seul commutable avec une autre forme verbale).

Nous l'avons déjà dit, dans l'introduction, répétons-le : l'élément central c'est la fête, fête qui a été mais qui n'est plus, fête qui suppose la rencontre et la perte de l'amour ; en définitive, un Âge d'Or, une adolescence qu'il s'agit de récupérer. Mais à la fin du parcours, on se rend à l'évidence, il s'agit bien d'un Paradis irrécupérable. C'est là une conception décadente du temps, un temps que l'on croit parfois atteindre, ou en tout cas revivre.

Comment essayer de revivre ce temps « mythique » ? Ce sont justement ces formes verbales au Présent de l'indicatif, qui constituent la clef de ce Paradis perdu.

Le Grand Meaulnes s'amorce d'une manière toute classique : « *Il arriva chez nous un dimanche de novembre 189...* » (p. 7).

Énoncé où apparaissent la non-personne mais aussi un embrayeur – *chez nous* –, un passé simple et une référence temporelle approximative (TUNC = moment de l'énoncé) – *un dimanche de novembre 189...* – qui contribuent à la création d'un univers fictionnel apparemment autonome, en ce sens que l'accès au référent temporel ne se fait ni à travers le contexte ni à travers l'Instance d'énonciation.

Mais dès le deuxième énoncé, le locuteur-narrateur impose sa présence : « *Je continue à dire « chez nous ».* » (p. 7).

Présence doublement marquée, d'une part, grâce à l'utilisation de l'embrayeur de première personne : *je*, mais aussi par l'effet polyphonique de l'auto-citation : « *chez nous* ».

Ce qui nous intéresse, plus spécialement, c'est la forme verbale au présent de l'indicatif qui a, elle aussi, une valeur temporelle d'embrayeur – puisque le temps de l'énoncé coïncide avec le moment de l'énonciation – qui est au mode réel, et présente un aspect non-accompli et fondamentalement continuatif. Ce présent correspond au *présent autobiographique*.

Nous allons retrouver cette forme de présent à valeur autobiographique, isolée à l'intérieur du récit et en contact avec le passé simple et l'imparfait :

- 1.- Je vois encore mon père rentrant de la ferme... (p. 30)
- 2.- Je me rappelle combien je le trouvai beau... (p. 32)
- 3.- De ce déjeuner je ne me rappelle qu'un grand silence et une grande gêne. (p. 33)
- 4.- Je me rappelle, en cet instant, le grand écolier paysan, nue-tête,... (p. 38)
- 5.- Je me rappelle encore cet être singulier et tous les trésors étranges apportés... (p. 99)
- 6.- Elles sont encore chez moi dans un tiroir de commode. Je retrouve chaque fois que je les relis la même tristesse que naguère... (p. 140).
- 7.- Et maintenant encore, au seul mot de fontaine, prononcé n'importe où, c'est à celle-là, pendant longtemps, que je pense. (p. 148).
- 8.- Je ne me rappelle jamais cette partie de plaisir sans un obscur regret, comme une sorte d'étouffement. (p. 175).
- 9.- Dans le salon des sablonnières, dès le début de l'après midi, Meaulnes et sa femme, que j'appelle encore Mlle de Galais,... (p. 196)

Dans tous ces énoncés, la forme verbale au présent de l'indicatif a une valeur d'embrayeur, c'est-à-dire que le temps du procès coïncide avec le moment de l'énonciation du locuteur-narrateur.

Ici, les procès présentent essentiellement deux types d'aspects.⁷ Un aspect itératif qui est marqué soit par le préfixe *re-*, soit par *chaque fois*, voire même par *jamais* comme c'est le cas dans l'énoncé (8) qui est à lire comme : *Je me rappelle toujours cette partie de plaisir avec un obscur regret, [...]*. Mais aussi un aspect continuatif qu'introduit l'adverbe *encore*, aspect qui, comme son nom l'indique marque la permanence des événements.

L'effet obtenu est simple, le locuteur, depuis son NUNC, c'est-à-dire, depuis le moment de l'énonciation, instaure continuellement dans sa mémoire des faits antérieurs, qu'il essaie de faire survivre. Cette permanence dans la mémoire est marqué dans le discours à travers l'adverbe *encore* qui véhicule une charge implicite paraphrasable par : *je maintiens dans ma mémoire depuis*, et, c'est donc une certaine nostalgie d'un temps antérieur au moment de l'énonciation qui en découle. Nostalgie que l'on déduit précisément grâce à la présence de cet aspect itératif.

Nous trouvons le deuxième type de présent : *présent indivis* lorsque le locuteur-narrateur (Seurel) intervient au fil du récit, manifestant son opinion, sans embrayer, à travers des présents qui n'ont pas un point de référence temporelle précis mais qui au contraire ont une valeur de temps indivis relatif, c'est le *toujours* du référent. Ce type de présent n'a aucune valeur d'embrayeur. D'autre part, il n'est commutable ni par le passé simple – ce qui le convertirait en présent historique – ni par l'imparfait. C'est ce que Maingueneau appelle une forme a-temporelle :

Ce type « d'énoncés constitue une vérité qui perdure, indépendante de son énonciation : émis par n'importe quel énonciateur, dans n'importe quel énonciation cet énoncé demeure valide. Ici il ne saurait y avoir d'embrayeurs et le « présent » du verbe ne peut être opposé à un passé ou un futur ; il s'agit d'une forme tempo-relle zéro, a-temporelle ».⁸

Ex.:

- 1.- « [...]quand on a, disait-il, commis quelque lourde faute impardonnable, on songe parfois, au milieu d'une grande amertume : [...]. On imagine de vieilles gens, des grands-parents pelins d'indulgence [...] ». (p. 67).
- 2.- « Voilà sans doute ce que l'on appelle une jeune fille excentrique ». (p. 73).

⁷ Foullieux, C. & De Vicente, E., « Verbe et aspectualité en français », in *Revista de Filología Francesa* n° 6, Ed Complutense, Madrid, 1995, pp. 117-132.

⁸ Maingueneau, D., *L'énonciation en Linguistique Française*. Hachette, Paris, 1991, p. 66.

3.- « À vingt ans, d'ailleurs, les mauvais drôles de cette espèce peuvent très bien s'amender et deviennent parfois des jeunes gens fort sensibles. Le cas est plus grave lorsque le drôle en question a la figure déjà vieillote et fânée, lorsqu'il s'occupe [...], lorsqu'il dit [...]. »

4.- « Le scandale a éclaté tout d'un coup, n'importe quand [...] Et maintenant tout est oublié, saccagé. L'homme et la femme, au milieu du tumulte, ne sont plus que deux démons pitoyables et les enfants en larmes se jettent contre eux, les embrassent étroitement, les supplient de se taire et de plus se battre. » (p. 200).

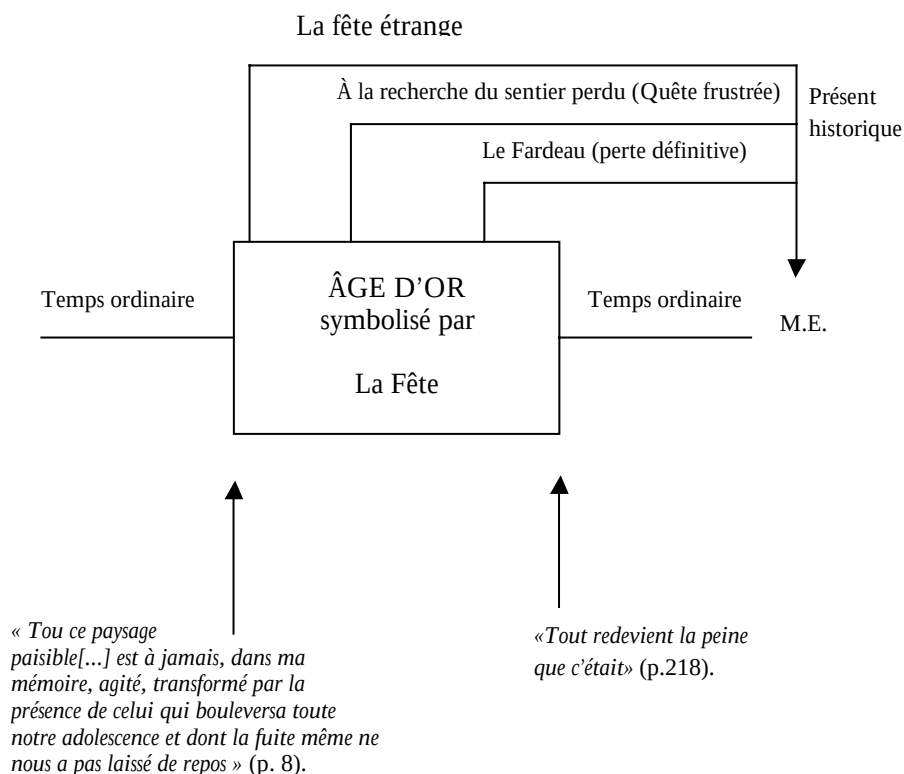
La troisième valeur du présent – *présent historique* – est employée pour exprimer un temps antérieur au moment de l'énonciation, il sera, en ce sens, commutable par une forme de passé simple et/ou d'imparfait et efface ainsi l'opposition existante entre ces deux temps. Le locuteur-narrateur, en utilisant le présent, met en relief un segment temporel passé (effet zoom) qui correspond aux émotions les plus intenses, au climax, qui constituent la clef de l'interprétation de la recherche de l'Âge d'Or (*Le pensionnaire*, *La fête étrange*) mais aussi de sa perte (*Le jour des noces* et *Le fardeau*). La transition de l'un à l'autre a lieu à travers deux chapitres où l'on trouve aussi cette mise en relief des sensations par le présent : *À la recherche du sentier perdu*, *Je trahis...*

Le présent de l'indicatif, à valeur d'antérieur et commutable par le passé simple, a une valeur modale de mode réel, une valeur aspectuelle d'accompli perfectif et une valeur temporelle de passé révolu.

Ex : Une seconde, elles tournent sur elles-mêmes, par jeu ; leurs amples jupes légères se soulèvent et se gonflent ; on aperçoit la dentelle de leurs longs, amusants pantalons ; puis, ensemble, après cette pirouette, elles bondissent dans la pièce et referment la porte. Meaulnes reste un moment ébloui [...] il craint maintenant [...] il entend [...] (pp. 64-65)

Si *Impressions d'Afrique* présentait une structure temporelle circulaire, *Le Grand Meaulnes*, lui, présente une structure temporelle linéaire. Le locuteur, depuis son NUNC, nous raconte des faits antérieurs qui suivent un ordre chronologique. En effet, le roman débute par un temps ordinaire auquel succédera un temps mythique, un Âge d'Or, symbolisé par la fête qui est le thème central, et finit par une récupération du temps ordinaire. Tout existe en fonction de cet Âge d'Or : rencontre d'un temps merveilleux mais à la fois mystérieux, perte et tentative frustrée de récupération du temps mythique, qui se fait par l'intermédiaire du présent de l'indicatif.

Nous pouvons schématiser la structure temporelle du roman comme suit :



Conclusion

Tout temps mythique est irrémédiablement passé, sa récupération, toujours désirée n'est possible que dans le discours. Cependant une solution symbolique à un problème réel n'est pas une solution, et donc le discours a beau instaurer tous les temps mythiques que l'on voudra, le passé ne se récupérera jamais. Là réside, justement la fonction imaginaire du discours mythique : donner des solutions symbolique à des problèmes insolubles.

En définitive, Alain-Fournier ne change pas son moment d'énonciation et se limite à regretter des moments passés, il a une vision linéaire du temps : une nostalgie. Pour lui, le temps est « gris », « médiocre » et seul un segment est illuminé, focalisé, à travers la fête. Par contre, Roussel, en transposant son moment d'énonciation en un point antérieur à la fête, récupère le temps, réactualise le temps passé, le *savoure*, du moins dans le discours.